

Borderline

L'ethnographe embarqué ou l'expérience des situations imprévisibles

(titre provisoire)

coordonné par Perera Eric & Beldame Yann

Appel à contributions

Être embarqué sur le terrain d'enquête fût l'objet d'un débat tenu entre Perrier C. et Perera E., porté ici dans une perspective d'ouvrage collectif. L'un soumettant à l'autre que l'on n'est jamais vraiment embarqué, à subir les situations d'enquête et que l'on peut reprendre le « contrôle » des événements à tout moment ou du moins intervenir pour réorienter la situation. La question d'une forme de contrôle du déroulement de l'enquête ethnographique devint alors une discussion entre eux, quelque peu dualiste et caricaturale, qui se résuma à être actif ou passif sur le terrain. Deux postures qui bien évidemment s'articulent et se mêlent en situations d'enquête de type ethnographique et qui ont des effets repérables dans les interactions : la première jouant avec les perturbations (Devereux, 1980 ; Schwartz, 2011) possibles « bousculant » les normes (Garfinkel, 2007 (1967) ; Chauvier, 2011, 2014 ; Perera & Beldame, 2021) et la seconde, plus prudente, prônant la « juste distance » (Bensa, 1995) tout en gérant ce qui pourrait la menacer (Lansade, 2017).

Au final, l'une et l'autre des postures dépendent, certes de l'équation personnelle du chercheur mais aussi et surtout des logiques d'interaction qui impliquent des réponses aux sollicitations imprévisibles du terrain. Il y a ainsi dans les échanges une part d'incertitude, qui empêche tout contrôle des événements et qui caractérise le fait « d'être embarqué ». Le terrain peut nous dépasser à tout moment et ce malgré une improvisation en acte et ou du bon sens individuel. En toile de fond de ce débat, se joue la capacité à « être là » (Geertz, 1988) pour accéder à des moments sur le terrain que seul un investissement subjectif autorise. Et c'est bien l'imprévisibilité des situations rencontrées qui fait la force heuristique de l'approche ethnographique, qui ouvre un potentiel de découverte qui empêche toute interprétation théorique hâtive et qui au contraire, tend à les déconstruire.

Cependant il demeure vis-à-vis des approches ethnographiques une ignorance criante – au sein même de la communauté scientifique – qui dessert leurs portées heuristiques en les considérant plus poétiques que scientifiques et dans certains cas, l'engagement ethnographique peut-être perçu comme dépassant les limites de l'acceptable. Et ce d'autant plus que depuis ces deux dernières décennies les chercheurs pratiquants l'ethnographie « doivent composer avec la surveillance régulière d'une série d'acteurs très divers » (Aldrin et al., 2020, p. 47) (enquêtés, pairs universitaires et autorités institutionnelles), limitant et contrôlant leur autonomie et mettant « l'enquête en danger ».

Parfois jugé sensible (Bouillon, Fresia et Tallo, 2006 ; Copans, 2008), trop sensible, le terrain ethnographié peut générer des réactions hostiles et ainsi stigmatiser le chercheur que ce soit par des pairs qui exercent « une censure pour se conformer au sens commun » (Duval, 2002, p. 22)¹ ou encore par les médias voire la justice. On peut relever l'exemple des

¹ Malgré sa rigueur ethnographique, Maurice Duval est face à la censure qui condamne son objet de recherche, le Mandarom.

événements fâcheux qui ont incriminé Alice Goffman (2014 (2020)) l'accusant publiquement d'avoir falsifié son travail d'enquête et d'avoir participé à une activité criminelle (selon ses notes de terrain publiées). Le doute est ainsi jeté mettant à mal Alice Goffman et au passage l'approche ethnographique. L'aventure ethnographique n'est plus sans risque et, dans certains pays comme la France, elle peut conduire le chercheur à faire des choix d'enquête jugés délicats étant donné le contexte idéologique et politique actuel de contrôle du savoir produit (Fassin, 2022). Au-delà d'une immersion en terrain sensible, certaines stratégies d'enquête utilisées, comme par exemple, aller dans le sens de l'enquêté et jouer un rôle pour en savoir plus (Avanza, 2008 ; Favre-Saada, 2009) peut créer des situations en apparences *borderline* ou jugées telles de l'extérieur, que ce soit par la communauté scientifique garante de la déontologie scientifique ou par d'autres institutions. Même si l'ethnographe prend toutes les précautions possibles, en produisant un mode d'enquête adapté au terrain, il se retrouve « pris » dans les mailles du temps, devant « faire avec » les aléas du moment qui peuvent à tout moment le dépasser. C'est bien le caractère imprévisible du monde social, évoqué supra, qui entretient des conditions d'enquête inattendues et qui contraint le chercheur à agir d'une façon potentiellement perçue comme *borderline*. Ces situations hors-normes, généralement imprévues, soumet le chercheur à des enjeux moraux, éthiques mais aussi politiques et provoque chez lui un « vertige épistémologique » (Crapanzano, 1980). Naviguer en terrain inconnu, embarqué par et dans les « événements » (Bensa & Fassin, 2002), font partie du travail d'enquête et participent d'une « expérience de savoir » (Chauvier, 2012) qui doit être restituée dans les compte-rendus d'enquête. Toutefois, si l'ensemble des risques évoqués - aggravés par les transformations récentes de la profession universitaire - laissent place à « d'éventuels effets d'(auto)contrôle et d'(auto)censure » (Aldrin et al., 2020) chez les chercheurs, il n'est pas question de renoncer au « *courage de la vérité* » (Foucault, 2009).

L'objet de l'ouvrage collectif consiste précisément à présenter des exemples d'enquête qui embarquent le chercheur(se) dans des situations de terrain inattendues et potentiellement perçues comme *borderline*.

1. « Pris » dans l'intimité culturelle

Comprendre de l'intérieur ce qui organise les enquêtés, le « faire social », demande un engagement sur le terrain qui peut embarquer le chercheur dans des relations et des situations inattendues. En approchant de près certaines réalités, sous forme d'observation participante (Becker, 1985 ; Wacquant, 2000), le chercheur crée du lien avec les enquêtés en s'immergeant dans le temps tout en adoptant une posture d'apprenant (Ingold, 2008). Le temps passé avec les enquêtés permet de mieux saisir les us et coutumes, les « arts de faire » (De Certeau, 1980) et transforme les relations en créant une certaine complicité, voire une certaine amitié (Naepels, 1998 ; Bromberger, 2016). C'est de cette manière que l'on accède à l'intimité culturelle (Duval, 2002 ; Herzfeld, 2004) et, parfois, l'ethnographe est amené à enquêter tard le soir ou durant les week-ends au détriment de sa vie privée. Cette situation produit nécessairement du flou entre vie privée et vie professionnelle, ou l'une devient l'autre, et il n'est pas rare que les échanges produisent des formes de familiarité, laissant déborder les affects comme on pourrait le faire dans sa vie privée.

Parfois même, l'engagement intime d'une relation d'amitié peut se transformer en d'autres relations (amoureuses, de jalousie, conflictuelles, jusqu'à sexuelles (Kilick & Willson, 1995), etc.), qui pourraient changer le rapport au terrain. Certains chercheurs font le choix de ne pas divulguer ces changements qui pourraient être mal interprétés de l'extérieur car nous sommes sur un lieu d'enquête guidé par un projet scientifique.

Lorsque les relations avec les autres évoluent d'une telle façon, on peut se demander jusqu'où doit-on aller dans l'intimité ? Comment intégrer dans son travail d'enquête des

sensations, des émotions et des affections personnelles et de nouvelles manières d'interagir avec certains enquêtés dès lors qu'on choisit de ne pas les dissimuler ? Qu'apportent-elles de plus ?

D'autres décident de ne pas aller plus loin et d'éviter de mêler vie privée et travail d'enquête ou tout simplement, de ne pas assister à certains moments en prenant le risque de se priver d'informations éclairantes (Traimond, 2021). A l'inverse, d'autres décident d'observer certains événements conflictuels au risque d'être instrumentalisés. Par exemple, Gallenga (2005) finit par être prise dans un ensemble d'attentes sociales où elle se voit affublée du titre de « meneuse de grève » alors qu'elle se contente d'observer et d'être là. Dès lors, se forcer à assister à toutes les situations impliquent des stratégies d'enquête - plus ou moins heureuses - pour contrôler ou réajuster nos états d'âme et faire « bonne figure » (Goffman, 1993) ; car l'enquêteur n'est parfois pas d'humeurs à l'écoute ou à l'empathie ni même en accord avec les enquêtés.

Il est à l'évidence parfois nécessaire de questionner la place du chercheur, celle que les enquêteurs lui ont assigné en tant qu'ethnologue (ou universitaire) et qui ont des effets sur le déroulement de l'enquête. Comme le souligne Duval « les traits culturels font l'objet d'un classement sur la base duquel se construit la représentation que les informateurs ont de l'ethnologue, classement qui engendre une perception subjective des positions hiérarchiques » (1993 : 27). L'auteur rappelle ainsi l'importance des données produites selon « la place de chacun (réelle et imaginée) au cours de l'enquête » et selon des rapports hiérarchiques de prime abord invisibles.

Pour atténuer toute hiérarchie sociale que pourrait induire l'ethnologue ou pour d'autres raisons de stratégies d'enquête, il n'est pas rare que sur certains terrains le chercheur joue un rôle, se mettant en scène, ou réalise une observation participante « clandestine » pour dissimuler ses intentions d'enquête (Calvey, 2008 ; Dargère, 2012) au risque d'être démasqué.

Dans une logique d'efficacité d'accès au terrain et aux informations, le chercheur est amené à ne pas tout dire voire à jouer un rôle ou à mentir. Dans quelle mesure cette posture « trompeuse » peut s'avérer nécessaire et finalement mettre le chercheur en difficulté voire d'être critiqué dans sa démarche ? Comment gérer les perspectives de publications qui pourraient lui porter préjudices ?

2. « Bousculer » l'ordre social

C'est l'apanage du chercheur confronté *in situ* aux aléas du terrain qui le conduisent de certitudes à l'impasse, de convictions à sa mise en déroute (Barley, 2016), faisant évoluer ses représentations et conférant une complexité nécessaire à la lecture de son expérience ethnographique. Plus encore, cet engagement dont le chercheur ne sait pas où il le mène, révèle au fur et à mesure les dimensions multiples de l'objet sur lequel il croyait initialement travailler. Sa thématique de recherche, l'objectif qu'il s'est fixé initialement, qui va organiser « une politique du terrain » (Olivier De Sardan, 2007) va le conduire à reconsidérer son objet d'étude.

L'analyse des données se fait souvent à posteriori. Les observations relevées, produites sur le moment, sont difficiles à analyser et ce d'autant plus que l'on n'a qu'une partie des informations que l'on peut situer mais c'est bien les moments répétés, poussant le travail d'enquête plus avant dans le temps, qui vont permettre de rendre compte d'une compréhension des échanges. Une compréhension qui reste néanmoins toujours en suspens puisque de nouvelles informations peuvent favoriser une nouvelle lecture des éléments dont on dispose, ce qui limite toute interprétation hâtive. Ce qui n'est d'ailleurs pas contradictoire avec le fait de tester certaines hypothèses au cours de l'enquête, entre tâtonnements impliquant des doutes et des affects (caractère incarné) et vérification d'intuitions théoriques. L'ethnologue creuse ainsi un sillon interprétatif en étant curieux autrement et ou en agissant de sorte à vérifier si ses considérations étaient bonnes, une stratégie plus ou moins heureuse, car le chemin suivi

débouche bien souvent sur un autre... Cette intention à visée heuristique qui consiste à jouer avec les « perturbations déclenchées » (Schwartz, 2011)² permet d'obtenir des réactions face au trouble³, des indices révélateurs des comportements allant de soi. En testant ainsi les réactions des enquêtés, bousculant les normes et valeurs en place, le chercheur s'expose - en situation *borderline* - au risque que le terrain se retourne contre lui, ou se referme tout simplement, et ce malgré les intentions de ne pas nuire aux enquêtés (White, 1979 ; Winkin, 1996 ; Bromberger, 2016).

En flirtant avec certaines limites, dans quelle mesure le chercheur se retrouve-t-il lui-même affecté, car il crée des situations imprévisibles qui peuvent être sources de violences symboliques, voire physiques ? En bousculant les routines, en osant suivre ses intuitions, - comme pour accélérer le travail d'enquête et répondre aux exigences académiques de publication -, ne prend-t-il pas aussi le risque sur le moment de se mettre en porte-à-faux auprès des enquêtés mais aussi auprès de ses pairs, garants de ce qui est acceptable ?

Que l'on soit passif ou actif, le travail de terrain par observation participante ouvre une réflexion que la théorie ou les lectures sur le sujet ne peuvent entrevoir. En sortant de son bureau (Ingold, 2008), engagé sur le terrain, le chercheur confronte son expérience aux grands « concepts bulldozers » (Pouillon, 2017) pour livrer une lecture inédite des choses, décrivant des situations aussi banales que palpitantes et des êtres aussi exceptionnels que normaux (Ginzburg et al., 2003). L'investissement subjectif du chercheur demande du « courage ethnographique » (Ferez, 2020), un don de soi et de son temps, qui l'amène à vivre des situations imprévisibles – les cas échéant *borderline* - et pourtant révélatrice du cours des choses.

Ce que l'on souhaite discuter dans cet ouvrage, c'est cette croyance en la volonté du chercheur de pouvoir contrôler et mettre à distance l'imprévisible. Nous considérons au contraire, que c'est « une épreuve à risque » (Fassin, 2022) car il est engagé à subir le terrain et il n'a d'autres choix que celui de s'y confronter, en s'exposant directement aux normes, aux valeurs, aux règles et aux lois. Et c'est en assumant ce qu'il fait mais aussi ce qu'il ressent et ce qu'il sait sur ce qu'il se passe, qu'il assume sa liberté (Sartre, 1943). Dans ce sens, le travail ethnographique ne serait-il pas la restitution d'une expérience de liberté, celle d'un chercheur qui se fraie un passage entre les interstices des contraintes diverses (politiques, économiques, juridiques et académiques) pour accomplir son projet scientifique ? Dès lors, ce n'est rien de moins que l'indépendance même de la recherche en sciences sociales qui est en péril et qui est en jeu.

Charte et feuille de style

- article de 30 000 à 35 000 signes (maximum tout compris)
- en fichier informatique Word
- police de caractère : Times New Roman, corps : 12. Aucune autre mise en page (interligne, marge, etc.)
- titre : centré, corps : 16
- auteur : prénom et nom en dessous du titre, centrés, corps : 12. Mention seule des prénoms et noms (les autres infos apparaîtront dans les notices bibliographiques)
- Faire précéder le texte d'un sommaire sous la forme 1., 1.1., 1.1.1.

² Il s'agit de s'inscrire dans une posture méthodologique oscillant entre la « *perturbation utilisée* » et la « *perturbation réduite* » (Schwartz, 1990).

³ Chauvier parle de « *rupture de familiarité* » (2014) ou encore de « *dissonance de l'ordinaire* » (2011).

- intertitres en gras, petites majuscules, corps : 12
- les notes éventuelles (très limitées, aucune dans l'idéal) en appel en chiffres arabes dans le texte
- références dans le texte à l'anglo-saxonne (Perera, 2017 : 21). Aucune référence bibliographique en notes de bas de page
- mettre une espace insécable dans les noms propres composés (Le Havre, La Mecque), ainsi qu'après les chiffres suivis d'un unité (siècle, p.ex.) ou d'une date (avril)
- bibliographie (nombre de références très limitées) en fin de contribution après les notes et séparées d'elles, annoncée par « Bibliographie »
 - + pour un ouvrage : Perera, E. 2020, *Vive les muscles*, Montpellier, éditions du sud (coll. « études sportives »).
 - + pour un article : Beldame, Y. 2019, « Sur le banc de muscu : Quelle posture de recherche ? » dans *Revue Internationale du Muscle*, n°1, Vol. 1 : 18-39.
 - + pour un chapitre d'ouvrage : Perera, E. 2018, « La congestion musculaire : un taboo ? » dans Beldame, Y. & Perera, E. (éds.), *Corps, Sport, Handicaps T7, et le muscle dans tout ça ?*, Paris, CNRS-Editions, pp. 20-35.
 - + Les références aux thèses, monographies, etc., ne comportent rien en italique et suivent les indications ci-dessus relatives aux ouvrages.

Bibliographie

- Aldrin P., Fournier P., Geisser V., Mirman Y. (2020). L'enquête en danger. Vers un nouveau régime de surveillance dans les sciences sociales. Malakoff, Armand Colin.
- Avanza M. (2008). Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas « ses indigènes » ? Une enquête au sein du mouvement xénophobe, In Alban Bensa éd., *Les politiques de l'enquête*. Paris, La Découverte, « Recherches », 41-58.
- Barley, N. (2016). Un anthropologue en déroute, Ed. Payot & Rivages.
- Becker H.S., (1985). *Outsiders : études de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.
- Bensa A. et Fassin É., « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 38, 2002, p. 5-20.
- Bensa A. (2008), Remarques sur les politiques de l'intersubjectivité, in D. Fassin, A. Bensa A. (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, p. 323-328.
- Bromberger C., (2016). *Nouer la complicité. L'importance des premiers contacts*. In : Perera, E., Beldame Y, (dir.) *In Situ : interactions, situations et récits d'enquête*. L'Harmattan, coll. « Mouvement des Savoirs », 9-15.
- Calvey, D. (2008). The Art and Politics of Covert Research: Doing « Situated Ethics » in the Field. *Sociology*, 42(5), 905-918.
- Certeau De, M. (1980). *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*. Gallimard.
- Chauvier E., (2011). *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Toulouse, Anacharsis, coll. Essais.
- Chauvier E., (2012). Anthropologie de l'ordinaire, *Journal des anthropologues* [En ligne], 128-129 | 2012, mis en ligne le 14 octobre 2014.
- Chauvier E., (2014). L'impression de familiarité rompue en anthropologie : de l'initiation au savoir. L'exemple d'un atelier de théâtre en Seine Saint-Denis, *revue ; Interrogations ?*, N°18. Implication et réflexivité – I. Entre composante de recherche et injonction statutaire, juin 2014 (en ligne).
- Copans, J. (2008). *L'enquête ethnologique de terrain : L'enquête et ses méthodes*. (2 éd.). Armand Colin.

- Dargère C., (2021). L'observation incognito en sociologie. Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets. L'Harmattan.
- Devereux G., (1980 [1967]). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion.
- Duval M. (2002). Un ethnologue au Mandarom. Enquête à l'intérieur d'une « secte ». Paris, Presses Universitaires de France.
- Duval M. (1993) Les ethnologues dans les filets de la hiérarchie. In : Journal des anthropologues, n°53-55, L'ethnologue dans les hiérarchies sociales : 21-27.
- Fassin D. (2022). La Recherche à l'épreuve du politique. Paris, Ed. Textuel.
- Favret-Saada J., (1990). Être affecté, *Gradhiva*, 8, 3-9.
- Favret-Saada J., (2009). *Désorcéler*. Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « Penser/Rêver ».
- Ferez S. (2020). Du courage ethnographique. In Beldame Y. & Perera E. *In Situ* : repousser les frontières de l'enquête de terrain. L'Harmattan, coll. « Mouvement des Savoirs », 7-16.
- Foucault M., (2009). *Le courage de la vérité*, EPHE, Gallimard/Le Seuil, 368 p.
- Gallenga G., « Une ethnologue dans la grève », *Ethnologie française*, 2005/4 Vol. 35, 723-732.
- Garfinkel H., (2007) [1967]. *Recherches en ethnométhodologie*, trad. coord. par Barthélémy M. & Quéré L., Paris, PUF.
- Geertz C. (1988). Being there : Anthropology and the scene of writing, In Works and lives. The anthropologist as Author, Stanford, Stanford University Press, 1-24.
- Ginzburg C., Illouz C. et L. Vidal, « Carlo Ginzburg, « L'historien et l'avocat du Diable », Entretien avec Charles Illouz et Laurent Vidal, Première partie. », *Genèses*, 2003, no 53, p. 122-123.
- Goffman A., (2020 (2014)). L'art de fuir. Enquête sur une jeunesse dans le ghetto. Seuil.
- Goffman E. (1993), *Les rites d'interactions*, Paris, Éditions de Minuit.
- Herzfeld, Michael. 2004. Cultural Intimacy: Social Poetics in the Nation-State. 2 éd. Routledge.
- Ingold, T. (2008). Anthropology is not ethnography, *Proceedings of the British Academy*, 154, 69-92.
- Kulick D., & Willson M. (1995). Taboo. Sex, identity, and erotic subjectivity in anthropological fieldwork, London and New York, Routledge.
- Lansade G. (2017). De l'enseignant à l'ethnographe. Retour réflexif sur une relation de familiarité double au terrain d'enquête, *Emulations*, (22), 99-112.
- Naepels M. (1998), Une étrange étrangeté. Remarques sur la situation ethnographique, *L'Homme*, vol. 38, n° 148, p. 185-199.
- Olivier De Sardan J.-P., (2007). « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. », *Enquête, Les terrains de l'enquête*, 1, 71-109.
- Perera E. & Beldame Y., (2021). Le Je des émotions *in situ* : Chuter en handiski et rendre visible l'ordre social. In Héas Stéphane (dir.) "Les émotions dans la recherche en sciences humaines. Epreuves du terrain." Presses Universitaires de Rennes, pp. 141-156.
- Pouillon F. (2017) *Exotisme et intelligibilité. Itinéraires d'Orient*, Presses Universitaires de Bordeaux.
- Sartre J.-P. (1943) L'être et le néant. Ed. Gallimard.
- Schwartz O., (1990). Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord, Paris, PUF.
- Schwartz O., (2011). *L'Empirisme irréductible* in Anderson N. Le Hobo, sociologie du sans-abri. Paris, Armand Colin.
- Traimond B. (2021). *Les chasses aux sangliers. Se confronter au sauvage*. Morlaàs, Editions Cairn.
- Wacquand L., (2000). *Corps et âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille: Agone/Comeau et Nadeau.
- Whyte W.F., (1979). On Making the Most of Participant Observation. *The American Sociologist*, 14/1, 56-66.

Winkin, Y. (1996). *Anthropologie de la communication*, Paris, Seuil.